

La cour des miracles... en 2024 !

Comme je suis avide de nouveautés, la retraite est un champ infini des possibles...

On sait tous que beaucoup d'organismes sociaux essaient de soulager les plus démunis, notamment ceux qui n'ont même pas un toit pour dormir la nuit... Les restos du cœur, depuis de nombreuses années s'appliquent à donner gratuitement un repas à tous ceux qui ont faim. J'ai donc travaillé aux cuisines de la centrale de Wattrelos, mais après avoir donné de mon temps à leur confection, je voulais participer à la distribution de ces repas du soir.

Pendant plusieurs années, le lundi soir, j'ai donc participé à la distribution des repas aux bénéficiaires, dans une gare de marchandises désaffectée, la gare Saint-Sauveur de Lille. Il est 18h15 ; arrivé dans la rue, je me gare à cent mètres de la porte. On m'avait dit, « il vaut mieux ne pas trop montrer ce que tu as comme voiture... on ne sait jamais ! » Un vigile professionnel salarié est présent. Je rentre par une porte cochère coulissante, percée expressément dans le haut mur d'enceinte pour arriver sur une cour pavée où jadis les camions chargeaient toutes sortes de marchandises déposées par les trains sur les quais.

L'entrée en matière est assez peu engageante. Les murs extérieurs sont rongés d'humidité et sont salis d'innombrables tags, l'endroit est jonché d'herbes folles envahissantes. Comme éclairage, uniquement les lumières froides de la ville... Les recoins obscurs sont propices aux hommes pour se soulager. L'odeur est nauséabonde...

Pour se donner bonne figure, on souhaite le bonsoir à ces hommes peu bavards qui vous observent. L'endroit est assez lugubre et tous ces hommes patientent en attendant l'heure de la soupe.

En haut d'un quai, une porte. Et là, un choc. J'avais bien ouï dire quelque fois des difficultés rencontrées par des bénévoles, mais je n'imaginai pas cela. Tout d'abord, l'endroit. On ne peut pas appeler cela un réfectoire, encore moins un restaurant. En fait, la distribution des repas se fait dans un coin de cette gare abandonnée. On hésite presque à y entrer, au vu de la population qui vous scrute d'un air d'envie.

A l'origine, le responsable du lieu me dit que c'était un simple wagon, puis ce fut le local de cantine des cheminots. Enfin, devant le nombre croissant de « clients », la maire de Lille cloisonna une partie des immenses hangars de stockage de cette fameuse gare vide. Des cloisons de plâtre, un lavabo dans un réduit sensé servir de cuisine de réchauffage, un cabinet de toilette pour les bénévoles et surtout des souffleurs d'air chaud aptes uniquement à « chasser le cru » de cet immense hangar. Le sol était resté en l'état de terre battue ou partiellement bétonné. L'intendance a fixé au sol des « mange-debout » bien sûr sans chaises, pour éviter le jet de chaises... avec quand même au fond de ce hangar, quelques vieux canapés récupérés d'un trottoir ou de quelque association style Emmaüs, afin de permettre aux bénéficiaires de se reposer.

Les plats étaient amenés en fin de matinée, glissés dans un four de réchauffage pour être prêts à être distribués à partir de 19h00. Déjà, vers 18h30, des personnes se pressent pour être les premiers, puis le mouvement s'amplifie. Le responsable du jour donne les dernières consignes. À 19h00 et surtout pas plus tard, les portes s'ouvrent, tout le monde veut s'engouffrer, ces gens ont faim...

Ce sera comme les jours précédents. Plus de cent cinquante personnes, en majorité des hommes qui, pour ce soir, auront le ventre plein.

Deux bénévoles canalisent la foule par groupe de dix personnes pour l'accès à la distribution. Ce sont toujours les femmes de l'équipe de bénévoles qui remplissent les assiettes, à l'abri derrière le comptoir ; c'est plus sûr ! Nous, les hommes, notre mission est de circuler au milieu de la foule pour « désamorcer » une bagarre, hélas trop fréquente. Leurs conditions de vie sont tellement dures, que souvent ils explosent de colère contre notre société. Car un rien met « le feu aux poudres ». Pour une place dans la file des repas, ou une place de trottoir pour « faire la manche », une dette de quelques euros, ou un vol de portable lorsque ce n'est pas une cause raciale ou ethnique.

Je rencontre beaucoup de migrants affamés en partance vers la côte avec tous les risques à venir, de pauvres hères, des personnes âgées sans ressource, quelques jeunes en rupture de famille, des étudiants, des familles complètes avec des bambins.

Tout le monde patiente en attendant sa ration. Evidemment, en fonction du temps extérieur, l'odeur change. Il faut souvent surmonter des effluves malodorantes. Et lorsqu'il pleut, c'est pire. L'humidité en rajoute, à cela, les néons blafards donnent à cet endroit une vision bien lugubre !

Nous, les bénévoles, on s'adapte et on discute de chose ou d'autres...

Comment peut-on demander : « Alors, ça va ? » Evidemment que cela ne va pas... ! Dormir dehors ce n'est jamais un choix ! Et pourtant, dans toutes ces conditions plus que précaires, ce sont des « mercis ! » et des « c'est délicieux » que nous entendions.

Plusieurs fois j'ai amené des amis, des amies qui retournent chez eux, chez elles, bouleversés mais avec le regard transformé sur ce monde invisible que trop souvent on évite et que personne ne veut voir.

A la fin du service, lorsque tout est remis en place, et que l'on a réveillé difficilement les personnes endormies dans les fauteuils, on se quitte, heureux d'avoir si peu aidé.

C'est notre société, c'est actuel, c'est tous les jours et hélas, cela ne fait qu'empirer.

Ghislain Berland